LES MOTS RETROUVÉS

Patrick DESMOND

Patrick Desmond

Les Mots retrouvés

Une love story à la mesure de l'Univers

© Patrick Desmond, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9589-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les vrais paradis sont les paradis qu’on a perdus. »
Marcel Proust

PRÉFACE

Longtemps, j’ai cru que le silence protégeait. Qu’il suffîsait de se taire pour que le passé se dissolve dans le temps.

Mais le silence ne fait que renforcer le manque : il creuse en nous un espace où les souvenirs tournent sans fin, comme des ombres qui cherchent à revenir à la lumière.

Alors, un jour, j’ai pris la plume. Non pas pour raconter une histoire, mais pour me reconstruire à travers elle.

Écrire m’a appris que les mots ne sont pas seulement des outils de communication : ce sont des lieux de passage, des ponts jetés entre le passé et le présent, entre ce que nous avons été et ce que nous sommes devenus.

Dans ce roman, j’ai moins cherché la vérité des faits que celle du ressenti.

« Les Mots retrouvés » est donc un récit de mémoire et de renaissance.

À mesure que j’écrivais, les mots se sont remis à respirer, et moi avec eux.

Ils m’ont permis de comprendre que la littératie émotionnelle, au sens le plus intime du terme, n’est pas seulement la capacité d’écrire : c’est le pouvoir de se dire, de redonner sens à son existence à travers le langage et la compréhension de nos émotions.

Elle suppose d’apprendre à nommer ce que l’on éprouve, à reconnaître les nuances du ressenti, à traduire en mots ce qui, souvent, ne l’a pas été.

Écrire dans cette perspective c’est accepter que chaque mot posé soit un pas vers la clarté, une tentative pour comprendre ce que le cœur sait bien avant l’esprit.

La littératie émotionnelle transforme ainsi l’écriture en espace de lucidité et de guérison.

Première partie :
« Mont-Rodeix »

Chapitre 1
Comme une bouteille à la mer

« Mais si tu crois un jour que tu m'aimes… viens me retrouver ! »

Michel Berger (Message personnel)

Tout commence par un mail. Un simple message électronique, arrivé un matin comme un autre, au milieu de la routine numérique. Au début, je l'ai pris pour un spam. Mais en l'ouvrant, j'ai tout de suite compris : Ces mots m'ont frappé en plein cœur !

Pat,

« Je ne peux laisser davantage le silence s'épaissir entre nous. Il y a encore pour nous trop à vivre et qui n'a pas été vécu !

Réponds-moi ! »

Cathie.

Trente ans avaient passé depuis la dernière fois que je l'avais vue : une vie entière, ou presque. Le fil qui nous liait s'était distendu, invisible, sans jamais se rompre. Soudain, ces quelques lignes me ramenaient à Mont-Rodeix, au ruisseau, à nos étés, à nos adieux manqués. Une bouteille à la mer m'arrivait à l'autre bout du monde, chargée d'espoir et de promesses.

Je restai longtemps devant l'écran, envahi par les images. Je compris qu'il était temps de reprendre notre histoire là où nous l'avions laissée.

Cet appel au secours brisait enfin le silence et ouvrait pour nous deux de nouvelles perspectives.

Ce récit que j'avais toujours voulu écrire, commencerait par ces pages qui accompagnaient le message, et qu'elle avait regroupées sous le titre évocateur « d'inventaire. » En les lisant il me semblait entendre la voix de Cathie murmurer délicatement chacun de ces mots à mon oreille.

INVENTAIRE

Moi mise à part, cinq personnages dans cette histoire : Pat, mon père, ma mère, nos marraines.

Un lieu, le seul où je ne me sois pas sentie hors de la vie : Mont-Rodeix, ce nombril du monde, perdu dans les sapins et les genêts au pied du Puy de Dôme. Un temps qui se confond avec celui de mon existence ; temps cyclique pourtant

et très limité, un peu plus d'un mois chaque année, de ma naissance quasiment à mes seize ans, mais avec des prolongements tels qu'il s'agit de ma vie jusqu'au-delà de ma mort.

Par le chemin des mûres qui passait derrière la grande ferme, on gagnait les landes où paissaient des moutons. Je me souviens d'y avoir vu l'antique cabane du berger sur ses roues de bois, ou même d'un champ à l'herbe rase criblé de petites crottes rondes. Et il me semble sentir encore notre marche, alors que nous coupions à travers champs, et les mouvements respectifs de nos quatre corps.

Les positions demeurent inscrites en nous. Je suis restée le bras tendu vers une haie de ronces, Pat à un mètre de moi, cueillant de grosses mûres que j'entends encore tomber dans la cantine. Je suis restée penchée vers les mousserons de la « grande butte », dont je n'oublierai jamais l'odeur, vers les clochettes bleues et les œillets sauvages, vers les petites pensées, vers les bruyères. Je suis restée couchée sur le rocher incliné en bas de la butte, non loin du ruisseau. Je suis pour toujours dans la petite chambre bleue aux frises de palmes, allongée contre Pat, un disque tourne sur l'électrophone, la musique du film « Exodus » remplit la pièce et le temps s'est arrêté.

Ce sont des positions aussi qui me restent du moment où, le dimanche soir, nous guettions de la butte le passage de la voiture des « marraines », en bas, à la Font de l'Arbre. Moi, plantée là devant les genêts qui dissimulaient la pente, Pat un peu plus loin, les genoux rentrant en dedans, les épaules légèrement tombantes et, sortant de cette voiture noire, une main qui s'agitait pour nous dire que nous étions encore rendus là dans la bienheureuse solitude de notre monde, le monde unique que bordait la ligne des Dômes et qu'allait fermer la nuit. Et nous retournions à la maison dont nous séparait seulement le chemin.

De mes souvenirs, on pourrait faire des graphiques : lignes des murs du jardin, de la maison, des pièces intérieures, lignes des routes, lignes de l'horizon. Mais peut-être est-ce trahir ainsi leur nature. Car ils sont impressionnistes, éclatés, comme les morceaux d'un kaléidoscope. Ils sont en tous cas bouleversants pour moi. Il me reste des images, des émotions. Il me reste surtout des positions : moi contre la fenêtre de la chambre, moi sous la table du salon, moi au pied du grand lit, moi sur la butte. Et lorsqu'il s'agit des visages, ils apparaissent parfois un peu flous. J'ai d'ailleurs l'impression que mes souvenirs sont très fragmentaires : séries d'instantanés et non suite d'événements qui puissent être contés. Il ne me reste que des images et des

émotions constitutives de mon être, mais rien ou presque qui puisse former la trame d'un récit.

L'arrivée à Mont-Rodeix se fait par la Pierre Carrée, la Baraque, la Font de l'Arbre. De là, on entrevoit la maison dans les sapins, au sommet de la butte, avec la même émotion à chaque retour. Maison ancienne, haute et au toit pointu, sans grâce mais solide et faite pour traverser le temps : vraie maison entre toutes.

"Vraie maison entre toutes !"

Puis la route tourne et c'est l'entrée du village, une sorte d'esplanade, à droite, avec un vilain pylône électrique et, au fond, la ferme où nous allions, Pat